



★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures

Colloque international

Inventions et réinventions des arts

20/09 - 21/09/13

Théâtre Claude Lévi-Strauss

**Colloque organisé à l'occasion de l'exposition
CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS » (25/06 – 22/09/13)**



© Man Ray Trust. ADAGP. Telimage, 2000

À l'occasion de l'exposition *CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS »*, le colloque international organisé par le musée du quai Branly a pour objectif de **faire le point sur les recherches récentes qui précisent et modifient l'histoire de la reconnaissance et de la diffusion des œuvres d'Afrique et d'Océanie de la fin du 19^e siècle au début du 21^e siècle**. Qu'en est-il des altérations que leur font subir les modes de présentation et de compréhension occidentaux ? Comment, à partir de quand, selon quels modes ont-elles circulé ? Quels sont les rôles des marchands, autant dans la connaissance que dans la commercialisation d'objets passés en un siècle du mépris à la plus haute valeur ? Quels sont ceux des artistes, des primitivistes des avant-gardes à la création actuelle ? Ces questions sont présentées et discutées par des chercheurs issus de diverses disciplines scientifiques et par des acteurs de cette histoire.

*Colloque organisé par le département de la Recherche et de l'Enseignement du musée du quai Branly, l'équipe de recherches sur l'Afrique (ArScAn, UMR 7041 du CNRS) et l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, centre de recherche HiCSA, avec la collaboration de l'UNESCO et le soutien du Labex CAP, sous la direction scientifique de **Philippe Dagen** (HiCSA) commissaire de l'exposition *CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS »*, **Maureen Murphy** (HiCSA), conseiller scientifique de l'exposition et **Anne-Christine Taylor**, directrice de la recherche et de l'enseignement au musée du quai Branly.*

* PROGRAMME DU COLLOQUE

Vendredi 20/09/13

9h30 : Mot d'accueil par Stéphane Martin, président du musée du quai Branly

Introduction par Julien Clément, adjoint au directeur du département de la Recherche et de l'Enseignement du musée du quai Branly, et **Philippe Dagen**, commissaire de l'exposition *CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS »* (

* *Le primitivisme sous le regard de différentes disciplines*

10h00 : Avez-vous vu Catlin ? Le premier débat parisien sur le "primitivisme" (1845-1846)

Par Daniel Fabre, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS)

Au printemps 1845, le peintre américain, George Catlin, qui a passé dans les années 1830 plusieurs saisons dans l'Ouest afin de réunir sur le vif des documents visuels sur les tribus des Indiens des Plaines, débarque à Paris avec plus de cinq cent tableaux, des centaines d'objets et une troupe d'Indiens Iowa. Ce qui n'était à Londres, où Catlin résidait les quatre années précédentes, qu'une exhibition populaire devient à Paris un événement artistique et intellectuel majeur. Le Salon de 1846 accueille même deux tableaux de cet étrange peintre. Toute la jeune génération se passionne pour l'Indian Gallery, le Musée indien, présenté salle Valentino puis au Louvre. Il reçoit la visite de Delacroix et George Sand, Théophile Gautier et Champfleury, Nerval, Baudelaire et, peut-être, Courbet. La plupart ont écrit ou dessiné l'effet de cette visite et ouvert le débat sur les rapports de l'artiste "moderne" et du "primitif". Toutefois il ne suffit pas de se contenter de dire que cette rencontre "anticipait" le futur "primitivisme" des arts nègres, elle déployait ses propres thèmes avec une grande inventivité. Que contient donc ce moment Catlin et pourquoi fut-il si vite oublié ?

Daniel Fabre est directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, il dirige l'Institut d'anthropologie du Contemporain (CNRS et EHESS) et, en son sein, le Lahic (fondé à l'initiative du Ministère de la Culture). Parmi ses thèmes de recherche figurent en bonne place "L'autre de l'art" et l'instauration de la culture. Il a suscité le numéro de la revue *Gradhiva* (N°3, 2006) consacrée à la visite européenne de George Catlin.

10h30 : "Du primitivisme aux primitivismes"

Par Philippe Dagen, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université Paris 1 – Panthéon Sorbonne (HiCSA)

Au regard de l'histoire des arts visuels, le mot primitivisme ne peut désormais que s'employer au pluriel tant il apparaît que la notion de "primitif" a réuni des créations et des créateurs qui ne sauraient aujourd'hui être rassemblés sous ce label : non seulement en raison de ce que ce label sous-entend, mais en raison des différences profondes qui séparent ceux que la notion assimilait et confondait : des "nègres" aux enfants, des "fous" aux "naïfs". Les études de Robert Goldwater, Jean Laude et William Rubin avaient fait l'économie de cet exercice, attitude désormais intenable au regard des recherches récentes. Mesurer cette pluralité, prendre conscience de ce que ces comparaisons supposaient, ces opérations sont en effet le préliminaire nécessaire à toute analyse des discours littéraires et critiques, des œuvres plastiques et des attitudes qui relèvent d'un tel système global de référence.

Historien de l'art, **Philippe Dagen** est professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université Paris 1 – Panthéon Sorbonne. Ses travaux sur les primitivismes dans l'art occidental ont notamment donné lieu à plusieurs ouvrages (*Le peintre, le poète, le sauvage. Les voies du primitivisme dans l'art français*, Flammarion, 1998 ; rééd. Flammarion, 2010 ; *Picasso*, Hazan, 2008 ; *Electa et Monacelli Press*, 2010 ; réédition Hazan 2011), à l'exposition *Venus et Caïn, Figures de la préhistoire, 1830-1930*, Bordeaux (Musée d'Aquitaine), Altamira (Museo nacional) et Québec (Musée du Québec) et à sa participation à l'exposition *1917* (Centre Pompidou-Metz, 2012).

11h15 : Anthropologie du Primitivisme

Par Carlo Severi, directeur d'études à l'EHESS

En parallèle à l'analyse historique du mouvement primitiviste occidental, Carlo Severi cherche à définir un point de vue anthropologique sur ce phénomène, d'une part en le comparant avec d'autres formes de primitivismes (notamment en Orient) et, d'autre part, en l'évaluant à partir de la distinction, constitutive d'une anthropologie des images, entre iconographie et jeu d'interaction avec l'image.

Carlo Severi est directeur d'études à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales et directeur de recherche au CNRS. Membre du laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France depuis 1985, il a été Getty Scholar auprès du Getty Institute for the History of Art and the Humanities de Los Angeles, Fellow du Wissenschaftskolleg de Berlin et Visiting Fellow de King's College à Cambridge. Il a notamment publié *La memoria rituale* (La Nuova Italia, Florence 1993 ; trad. esp. Abya Yala Ediciones, 1996), *Naven ou le donner à voir* (avec M. Houseman, CNRS Éditions de la MSH, 1994 ; éd. angl. Brill, 1998) et *Le principe de la chimère*, Ed. Rue d'Ulm-musée du quai Branly, 2007 (ed.it.Turin, Einaudi 2004 ; éd. Esp. Buenos Aires 2010). Il a dirigé plusieurs ouvrages collectifs, dont le numéro spécial de *L'Homme* consacré à Image et anthropologie (2003) et, plus récemment, celui de *Gradhiva* consacré à l'ambiguïté visuelle (*Pièges à voir, pièges à penser*, 2011). Avec Julien Bonhomme, il a dirigé le numéro 5 (2010) des *Cahiers d'anthropologie sociale* (*Paroles en actes - Anthropologie et pragmatique*).

11h45 : Iconoclasme sur la frontière chrétienne

Par Raymond Corbey, philosophe et anthropologue affilié à la Faculté d'archéologie de l'Université de Leiden et à la School of Humanities de l'Université de Tilburg

Un iconoclaste, d'après la définition du Webster's Dictionary, est une personne "qui détruit les images religieuses, ou qui s'oppose à leur utilisation dans le culte ; qui cherche à détruire l'ordre établi ou les croyances, coutumes, réputations en usage". Si les missionnaires chrétiens ont rassemblé des collections, ils ont aussi détruit l'art rituel indigène s'opposant largement aux cérémonies autochtones. Malgré leur pertinence pour les questions de patrimoine culturel au cœur de nombreuses préoccupations contemporaines, ces pratiques, qui se sont poursuivies au cours de la période post-coloniale, n'ont été que peu étudiées. La destruction délibérée du "patrimoine" est à l'opposé de sa conservation active. L'interprétation de la destruction d'images et de significations par les missionnaires soulève des problèmes importants. Les sources sont rares et souvent partiales. La question de l'agentivité – qui fait quoi et pour quelles raisons – est particulièrement complexe. Raymond Corbey sollicitera l'avis du public sur une série de cas (principalement austronésiens et africains) qu'il a rassemblés en vue de la publication d'une monographie sur le sujet.

Raymond Corbey est philosophe et anthropologue affilié à la Faculté d'archéologie de l'Université de Leiden et à la School of Humanities de l'Université de Tilburg aux Pays-Bas. Ses recherches portent notamment sur l'histoire des rapports occidentaux à l'art autochtone (*Tribal art traffic: A chronicle of taste, trade and desire in colonial and post-colonial times*, Amsterdam: Royal Tropical Institute, 2000).

*** Etudes de cas / biographies d'objets / auteurs**

14h30 : La préférence pour les "arts primitifs" : une spécificité française ?

Par Nélia Dias, professeure au département d'anthropologie de l'ISCTE-IUL, Lisboa

En reprenant le titre de l'ouvrage de Ernst Gombrich, *The Preference for the Primitive* (2002), Nélia Dias cherche à poser les questions suivantes : Que recouvre la désignation « arts primitifs » ? Comment expliquer la "préférence pour les arts primitifs" et de quels rejets s'accompagne-t-elle ?

Les diverses désignations données aux objets non-occidentaux – "arts méconnus", "arts lointains", "arts primitifs" et "arts premiers" - impliquent autant une conception de l'objet d'art qu'une réflexion sur l'objet de l'art. Parallèlement, ces dénominations ne peuvent pas être dissociées du contexte muséal à la lumière duquel les objets non-occidentaux sont interprétés selon les champs disciplinaires, l'histoire de l'art d'un côté, l'anthropologie de l'autre.

Nélia Dias est professeure au département d'anthropologie de l'ISCTE-IUL, Lisboa. Elle a été, au cours de l'année 2013, Visiting Scholar au Peter Wall Institute for Advanced Studies (University of British Columbia) et est actuellement Visiting Scholar au Max Planck Institute for the History of Sciences (Berlin). Elle est l'auteur de *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Anthropologie et Muséologie en France* (CNRS, 1991), *La Mesure des sens. Les anthropologues et le corps humain* (Aubier 2004) et de plusieurs articles sur le musée du quai Branly et le processus de catégorisation des objets extra-occidentaux parus dans *Le Débat*, *Histoire de l'Art*, *Social Anthropology* et *French Politics, Culture & Society*.

15h : Trajectoires imaginaires des arts africains à l'aube du 20^e siècle

Par Yaëlle Biro, assistante de conservation pour les arts de l'Afrique du département des arts d'Afrique, d'Océanie et des Amériques, The Metropolitan Museum of Art, New York

Durant les premières décennies du 20^e siècle, la circulation des objets africains en Occident prenait appui sur les mêmes réseaux commerciaux que ceux employés pour la vente d'objets ethnographiques au 19^e siècle. Simultanément, le développement d'un marché pour les arts africains suivait la propagation géographique des avant-gardes, d'abord en Europe puis vers les États-Unis. Le déplacement physique de ces œuvres hors d'Afrique les propulsa à travers une multitude de significations projetées par les collectionneurs et marchands occidentaux. Yaëlle Biro considère ces trajectoires au cours des années 1910 et 1920, tout en mettant en avant l'impact de ces années sur la formation de la notion d'art "primitifs".

Yaëlle Biro est assistante de conservation pour les arts de l'Afrique au Metropolitan Museum of Art de New York où elle est installée depuis sept ans. En 2010, elle soutint sa thèse de doctorat à la Sorbonne, axée sur le commerce des arts de l'Afrique durant les premières décennies du vingtième siècle. Elle reçut le Prix de Thèse du musée du quai Branly 2011 pour ce travail. Sa récente exposition, *African Art, New York, and the Avant-Garde* au Metropolitan Museum fut honoré du prix de la « meilleure exposition de petite dimension » pour l'année 2012, décerné par l'Association of American Museum Curators.

15h45 : L' "artification" de l'Océanie

Par Markus Schindlbeck, conservateur des collections océaniques de l'Ethnologisches museum de Berlin.

Durant les dernières décennies du 19^e siècle, les objets venant d'Océanie ont été reconnus pour la première fois comme des œuvres d'art. Ce sont principalement les collectionneurs de ces objets qui ont contribué à ce changement de statut. Les musées d'ethnologie, au contraire, ont toujours privilégié un regard plus scientifique hésitant à "artifier" les objets dans leurs collections. Cette séparation a eu une grande influence sur le développement des musées d'ethnologie et de leur appréciation dans la société européenne. Aujourd'hui, l' "artification" des objets hors des musées continue à faire évoluer la vision de l'Océanie. Markus Schindlbeck propose dans cette intervention un panorama des interprétations d'objets pendant un siècle.

Markus Schindlbeck est ethnologue conservateur des collections océaniques de l'Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Stiftung Preußischer Kulturbesitz où il est installé depuis 1984. En 1978, il soutint sa thèse de doctorat à l'Université de Bâle sur la valeur et la production du sagou dans une société de la Nouvelle Guinée. Il a enseigné l'ethnologie dans les Universités de Bale, Freiburg i.Br., Göttingen et Berlin. Ses publications s'intéressent à la Nouvelle Guinée, la photographie anthropologique et l'histoire des collections. Il a préparé plusieurs expositions sur des sujets anthropologiques.

16h15 : Le primitivisme des surréalistes et l'art de la Côte Nord-Ouest

Par Marie Mauzé, directrice de recherche au CNRS

Le primitivisme des surréalistes et l'art de la Côte Nord-Ouest A partir de l'analyse des quelques rares textes publiés par les surréalistes (André Breton, Georges Duthuit, Wolfgang Paalen, Kurt Seligmann) sur l'art de la Côte Nord-Ouest et des collections qu'ils ont constituées, on examinera de manière très précise comment, dans le cadre d'une théorie générale de la mentalité primitive, ces derniers ont été fascinés par la capacité des artistes de la Côte Nord-Ouest à donner à voir le processus de transformation à

l'œuvre dans leur productions, illustration d'une parfaite adéquation entre vision du monde et expression artistique.

Marie Mauzé, directrice de recherche au CNRS, est membre du Laboratoire d'anthropologie sociale (Paris). Elle est spécialiste des sociétés amérindiennes de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. Elle a plus particulièrement travaillé chez les Kwakwak'awakw de la Colombie britannique (Canada). Elle est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les fils de Wakai. Une histoire des Indiens Lekwiltoq* (Éditions recherches sur les civilisations, 1992). Avec Marine Degli, elle a publié *Arts premiers. Le temps de la reconnaissance* (2000, Gallimard). Elle a dirigé la publication de *Present is Past. Some Uses of Tradition in Native American Societies* (University Press of America, 1997), et co-dirigé avec Michael Harkin et Sergei *Coming to Shore. Northwest Coast Ethnology, Traditions and Visions* (University of Nebraska Press, 2004). Elle a participé à l'édition critique d'*Oeuvres de Claude Lévi-Strauss* dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard 2008).

16h45 : Du masque « chamanique » à l'art « primitif himalayen »

Par Gisèle Krauskopff, ethnologue (spécialiste de l'Himalaya), directrice de recherches au CNRS, LESC (CNRS-Université de Paris Ouest Nanterre La Défense)

L'art "primitif himalayen" est né fort récemment. Il s'est progressivement constitué avec l'apparition de certains objets sur le marché et l'élaboration des discours qui ont accompagné leur collecte et leur circulation jusqu'aux collections actuelles. Qu'il soit "tribal" ou "primitif", ce nouveau genre est qualifié "d'art chamanique" dans les ventes, catalogues ou expositions les plus récentes. Gisèle Krauskopff s'attache ici au moment fondateur qui vit l'entrée en scène de ces objets : les premières collectes ont en effet eut lieu dans un contexte sociologique particulier, les années 1960/1970 avec le développement d'un marché, lié au tourisme et au "voyage" sur les "chemins de Katmandou" des "hippies". Leur rôle a été déterminant, non seulement dans le voyage vers l'Occident des objets phares du "primitif himalayen" mais aussi dans la production des discours qui les ont accompagnés et transformés. En pointant ce moment fondateur, ses acteurs et son contexte, Gisèle Krauskopff souhaite montrer que sans la production d'un mythe d'origine du "primitif himalayen" comme "chamanique" et surtout sans l'apparition d'un objet support privilégié de ce mythe, le masque, une telle catégorie n'aurait pu prendre corps autour des artefacts très hétéroclites d'origine variées d'abord entrés sur le marché. Cet objet a servi à fixer des frontières extrêmement poreuses. Le fait que les masques de facture primitive aient acquis une vie autonome, indépendante de leur usage ou de leur absence d'usage localement, s'appréhende mieux entouré de ce halo "chamanique" qui résiste aux observations.

Gisèle Krauskopff est ethnologue, directrice de recherches au CNRS, membre du LESC (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative) CNRS/université de Nanterre Paris Ouest la Défense. Ses premières recherches ont porté sur les relations entre "tribus" et royaume dans les basses terres de l'Himalaya. Elle travaille actuellement sur la circulation des objets d'art "tribal" d'Himalaya, leur transformation et leur réappropriation et a été en charge d'un projet collectif sur ce sujet financé par l'ANR de 2008 à 2012.

Samedi 21/09/13

*** La formation du regard art "primitif" : le rôle de la photographie**

10h00 : Les métamorphoses de "La noire et la blanche" (Man Ray, 1926)

Par Maureen Murphy, maître de conférences à l'université Paris 1 - Panthéon Sorbonne (HiCSA)

Cette intervention propose de revenir sur la postérité "La noire et la blanche", des conditions historiques de sa création, jusqu'aux œuvres et images qu'elle a pu inspirer. La singularité de l'œuvre est analysée, de même que les ressorts de son succès artistique et populaire.

Historienne de l'art, **Maureen Murphy** est maître de conférences à l'université Paris 1 - Panthéon Sorbonne, conseillère scientifique de l'exposition *CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS »*. Ses recherches se nourrissent des théories postcoloniales et portent sur le primitivisme, les politiques d'exposition, la création et la réception des arts d'Afrique en France et aux États-Unis, ainsi que sur la création contemporaine en Afrique et les enjeux que posent sa représentation en Occident. Elle est

notamment l'auteure de *De l'imaginaire au musée. Les arts d'Afrique à Paris et à New York* (1931 - 2006).
Dijon: Les Presses du réel, 2009.

10h30 : Walker Evans et la Représentation de l'Art africain, 1935.

Par Virginia Lee Webb, historienne de l'art spécialisée sur les arts premiers et la photographie

Virginia-Lee Webb est une historienne de l'art spécialiste de la photographie et l'art tribal. En 2011, elle a reçu le Prix international du livre d'Art Tribal pour son ouvrage, *Ancestors of the Lake: Art of Lake Sentani and Humboldt Bay* et a organisé une exposition du même titre pour la Menil Collection, Houston Texas. Elle est un ancien conservateur du Metropolitan Museum of Art, New York, où elle a organisé plus de vingt expositions. En 2012, Virginia Lee Webb a été commissaire de la nouvelle installation d'art océanien au Saint Louis Art Museum. Elle travaille actuellement sur des projets museaux internationaux.

11h15 : La cagoule et le collier : photographie érotique et ethnographie romanesque dans le surréalisme parisien

Par Michel Poivert, professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne (HiCSA)

Point de rencontre de l'érotisme et du surréalisme, la photographie n'a pas été épargnée par les stéréotypes et l'exotisme. Le cas du succès rencontré par les récits d'Haïti et d'Afrique (*Jungle ways*) de l'aventurier américain William Seabrook à Paris autour de 1930 en sont un bel exemple. Il contraste fort avec les ambitions scientifiques de l'ethnographie moderne. Si la diffusion de certaines de ses images par Michel Leiris dans la revue *Documents* et leur *reenactement* par Jacques-André Boiffard sont bien connus, l'influence jouée sur la production de Man Ray qui l'entraînera vers une iconographie sado-masochiste est restée confidentielle.

Michel Poivert est professeur à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, il a notamment publié *La photographie contemporaine* (Flammarion) en 2002 réédité et augmentée en 2010, *L'image au service de la révolution* (Le Point du Jour Éditeurs) en 2006, *Gilles Caron, le conflit intérieur* (Photosynthèse), 2012. Il a co-dirigé avec André Gunthert *L'Art de la photographie, des origines à nos jours* (Citadelles et Mazenod) en 2007. Il a organisé des expositions, parmi lesquelles *La Région humaine*, Musée d'art contemporain de Lyon (2006), *L'Événement, les images comme acteur de l'histoire* (2007), au Jeu de Paume à Paris, il a été co-commissaire de *La Subversion des images, surréalisme, photographie, film* (2009-2010) au Centre Georges Pompidou. Il a été le commissaire de l'exposition *Nadar, la norme et le caprice* au Château de Tours (Jeu de Paume Hors-les-murs, 2010) et de l'exposition *Gilles Caron (1939-1970) le conflit intérieur* au musée de l'Élysée à Lausanne (2012-2013).

11h45 : Images fixes et images mobiles dans Les statues meurent aussi d'Alain Resnais : l'art africain entre mort et universalité.

Par Daniel Payot, professeur à l'Université de Strasbourg

Dans le court-métrage réalisé par Alain Resnais et Chris Marker en 1953, les œuvres d'art africain sont toujours présentées en plans fixes, comme s'il s'agissait de montrer leur détachement de tout contexte. Les images mobiles, elles, se réfèrent soit à une vie africaine décrite comme dégradée par la domination coloniale, soit aux combats d'émancipation des Noirs.

Daniel Payot s'interroge sur la fixité de ces images : elle mime un mode de présentation « muséal » et contribue ainsi à la reconnaissance d'un art africain devenu bien universel de l'humanité ; elle relève aussi d'un parti pris artistique et politique, la « thèse » du film étant que l'art africain a été tué et que ses objets ne deviennent œuvres que quand ils ont cessé de vivre.

Le principe esthétique présidant au montage répond alors avec rigueur à des enjeux concernant à la fois la nature de l'art africain, le sort que lui réserve un monde occidental dominateur et le regard que portent sur cet art et sur ce monde des Européens tiraillés entre le désenchantement, l'indignation et l'espoir.

Né en 1952, agrégé de philosophie, **Daniel Payot** est professeur à l'Université de Strasbourg. Ses enseignements et recherches portent principalement sur la question de l'art dans les pensées contemporaines. Après avoir vécu quatre années en Afrique de l'Ouest, il a rédigé un ouvrage intitulé *L'art africain entre silence et promesse*, Circé, 2009. Parmi ses autres publications : *Lignes de jours* (avec Sylvie Villaume), L'Harmattan, 2010 ; *Déroutements*, L'Harmattan, 2008 ; *Après l'harmonie. Benjamin*,

Adorno et quelques autres, Circé, 2000 ; *L'objet-fibule. Les petites attaches de l'art contemporain*, L'Harmattan, 1997 ; *Effigies. La notion d'art et les fins de la ressemblance*, Galilée, 1997 ; *Des villes-refuges. Témoignage et espacement*, éditions de l'Aube, 1992.

12h15 : Discussion

* *Les artistes et l'art primitif*

14h30 : Histoire culturelle du primitivisme en France et en Allemagne: le regard créateur des Fauves et de die Brücke sur l'Autre de l'art au début du 20^e siècle

Par Hélène Ivanoff, professeur à l'EHESS

Les artistes d'avant-garde à l'instar des Fauves et de die Brücke contribuèrent à l'"artification" des collections ethnographiques et à l'invention des "arts primitifs". Dans un contexte de crise de la culture, de constitution d'un savoir ethnologique et d'expansion coloniale, ce regard posé sur l' "Autre de l'Art" mit en crise les visions esthétiques et culturelles dominantes en Europe. Dans une perspective d'histoire culturelle et d'anthropologie du regard, il s'agira de présenter les transferts artistiques affectant les processus créateurs, mais aussi de montrer comment l'art révèle et engendre les identités, les représentations et les idéologies collectives du début du 20^e siècle en France et en Allemagne.

Hélène Ivanoff est docteur en histoire et civilisations et enseignante à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Agrégée d'histoire, elle a soutenu sa thèse sous la direction de Michael Werner, Centre Georg Simmel, Recherches franco-allemandes en sciences sociales (UMR8131). Son doctorat *Un regard créateur sur l'Autre de l'art. Les Fauves et die Brücke (1905-1914): primitivisme, colonialisme et art moderne* porte sur l'articulation entre naissance de l'ethnologie, crise de la culture et émergence du primitivisme en France et en Allemagne. Une synthèse sera publiée en 2014 dans la collection Passerelles de la Maison des Sciences de l'Homme. Elle est actuellement coordinatrice d'un programme de recherche franco-allemand « Leo Frobenius : histoire croisée de la constitution et de l'appropriation d'un savoir ethnologique en France et en Allemagne » entre le Centre Georg Simmel (UMR 8131), EHESS et l'Institut Frobenius de l'université Goethe de Francfort. Dans ce cadre, elle anime un séminaire commun au Centre Georg Simmel et à l'Institut Frobenius sur « Les deux ethnologies d'Outre-Rhin » à l'EHESS.

15h : Tristan Tzara et les arts dits "primitifs"

Par Cécile Bargues, historienne de l'art, post-doctorante au Labex CAP (HiCSA et musée du quai Branly)

Dès l'époque dada, Tristan Tzara publie et lit sur scène des textes africains, aborigènes, maoris, qu'il découvre à la bibliothèque de Zurich, dans les livres de Frobenius, Paulhan, ou encore les récits de missionnaires. Des soirées dites "nègres" sont données au Cabaret Voltaire, et Dada développe un primitivisme non pas formel, mais en quelque sorte intégré, qui conduit à questionner l'acception courante de cette notion. Des objets d'Afrique, prêtés par Paul Guillaume, sont exposés, et des manifestations dadas se tiennent en la galerie d'Han Corray, lequel deviendra l'un des principaux marchands d'art africain en Suisse, et l'un des premiers à considérer ces objets selon des critères esthétiques. Plus tard, l'intérêt de Tzara ne faiblit pas pour ces arts qu'une "fausse classification, écrit-il en 1928, a placés dans le compartiment de la primitivité et que de hargneux champions de notre civilisation traitent de "sauvages"". Tzara écrit alors des articles à caractère plus scientifique et constitue une collection de premier ordre. En consentant des prêts à toutes les expositions qui ponctuent le changement de statut des arts dits "primitifs" (galerie Pigalle en 1931, *African Negro Art* au MoMA en 1935...), il devient un acteur des "primitivismes", un découvreur au regard rare, aiguisé. Mais sa portée et l'ampleur de son engagement sont en fait révélés à contre-temps, lorsque sa collection est dispersée en vente publique en 1988, 25 ans après sa mort. Si l'événement est vécu par beaucoup comme un éblouissement, ou un choc, il survient alors que s'est déjà en partie écrite l'histoire du "primitivisme" (l'exposition organisée par William Rubin au MoMA datant de 1984 ; elle réservait très peu de place à Tzara comme à Dada). A partir de cette collection aujourd'hui dispersée, mais aussi de ses écrits, manifestes, poèmes, et de ses amitiés, Tzara sera confronté à cette histoire qu'il oblige à penser selon d'autres modalités.

Cécile Bargues est diplômée de Sciences Po Paris et docteur en histoire de l'art. Elle travaille sur les suites données à Dada ("Dada après Dada"), ainsi que sur les rapports de ce mouvement aux "primitivismes"

(postdoctorat mené à l'HiCSA et au musée du quai Branly, dans le cadre du Labex CAP). Cécile Bargues a enseigné l'histoire de l'art à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et a publié de nombreux articles, notamment dans la revue *Luna-Park*, sur Raoul Hausmann, Marcel Janco, Johannes Baader, Marcel Duchamp, etc., ainsi que sur l'histoire du Musée national d'art moderne ; elle est également l'auteur de Raoul Hausmann et Ibiza, à paraître en 2014 dans la collection "Architecture" des éditions Mardaga. Elle a été commissaire associée des expositions *Chefs-d'œuvre ?* (2010) et *Hans Richter* (2013).

15h45 : *Sophie Taeuber et les Indiens*

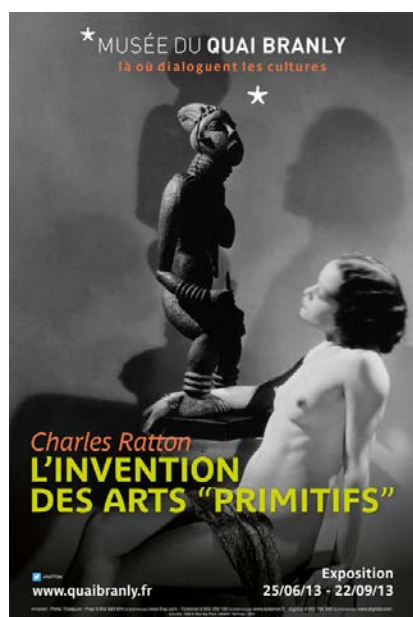
Par Chiara Calzetta Jeager (sous réserve)

* *Table-ronde : des artistes contemporains et leurs collections*

16h30 : avec les artistes Kader Attia, Bertrand Lavier, Pascale M. Tayou, Myriam Mihindou

* EXPOSITION CHARLES RATTON, L'INVENTION DES ARTS « PRIMITIFS »

25/06 – 22/09/13 – Mezzanine Est



Expert, marchand, collectionneur, **Charles Rattton (1897-1986) marqua profondément l'histoire du goût et participa grandement à la notoriété des arts « primitifs » dans le monde.** Le musée du quai Branly lui consacre sa première exposition et revient sur le parcours de **cette figure historique du marché de l'art, grand promoteur des arts premiers, dont l'activité et la passion ont participé à l'avènement des objets « primitifs » au rang d'œuvres d'art.**

Sa sensibilité et son érudition, forgées par son activité de marchand d'objets « Hautes époques » (Moyen Âge et Renaissance), ont conduit Charles Rattton à s'intéresser aux arts de cour d'Afrique - Danhomè, Ashanti, Grassfields - puis aux objets anciens d'Océanie et d'Amérique ou encore aux objets, atypiques pour l'époque, d'arts eskimo.

Plus de 200 œuvres (d'arts premiers, anciens, asiatiques mais aussi d'avant-garde) et documents d'époque **retracent le parcours en France et aux Etats-Unis de ce marchand à l'enthousiasme militant et évoquent ses amitiés avec les artistes surréalistes André Breton, Paul Eluard, ses collaborations photographiques avec Man Ray, son rôle majeur au côté de Jean Dubuffet dans la définition de l'art brut et ses liens avec les grands collectionneurs de son temps.**

Exposition réalisée avec le soutien de



* LA RECHERCHE ET L'ENSEIGNEMENT AU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Depuis sa création, le musée du quai Branly est engagé dans la recherche de pointe et dans sa diffusion, dans les domaines de l'histoire et de l'anthropologie de l'art. La Recherche et l'Enseignement supérieur sont intégrés à la vie de l'institution dans le cadre d'une politique novatrice tant par ses visées scientifiques que par ses modalités d'organisation.

Le domaine de réflexion : au-delà des collections

La Recherche et l'Enseignement ne se limitent pas aux seules collections du musée et sont ouvertes sur les domaines des arts occidentaux et extra-occidentaux, des patrimoines matériels et immatériels, des institutions muséales et de leurs collections, de la technologie et culture matérielle. Les disciplines concernées sont l'anthropologie, l'histoire de l'art, l'histoire, l'archéologie, l'ethnomusicologie, les arts du spectacle et la sociologie.

La recherche, un travail en réseau

La structure de recherche du musée repose sur la mise en place d'un réseau de grandes institutions, dans le cadre d'une structure interdisciplinaire dont le musée a eu l'initiative : le GDRI (Groupement De Recherche International) en partenariat avec le CNRS. Le GDRI, financé par toutes les parties et dont, le musée du quai Branly est le pivot, a pour mission de susciter la formation d'équipes porteuses de projets, de soutenir les programmes de recherche, de favoriser la mobilité du personnel des institutions partenaires, d'organiser des séminaires, ateliers, colloques, de diffuser les résultats scientifiques.

Le champ de la recherche du GDRI englobe trois grandes thématiques : le statut de l'image, la circulation des pratiques et des productions artistiques, les pratiques de la production contemporaine.

La recherche au cœur de la vie du musée

Elle y participe, par la collaboration et l'échange de pratiques professionnelles, entre chercheurs, conservateurs et enseignants ; par leur participation aux tâches de diffusion du savoir : renseignement d'objets, élaboration et mise à jour des programmes multimédias du musée, constitution de bibliothèques virtuelles pour la médiathèque.

Le musée invite régulièrement, avec prise en charge du voyage ou du séjour, des chercheurs étrangers spécialistes dans certains domaines afin de partager leurs expertises, leurs savoirs, lors de conférences en relation avec les thèmes des expositions temporaires, lors de cours ou de séminaires d'enseignement.

L'aide directe à la recherche : bourses et prix de thèse

Pour aider des doctorants et de jeunes docteurs à mener à bien des projets innovants, le musée attribue chaque année huit bourses (trois doctorales, cinq post doctorales). L'attribution s'effectue à l'issue d'un appel d'offre international qui génère plus de 1000 candidatures par an, sur des thèmes ayant trait à l'histoire de l'art à la sociologie, l'archéologie, l'anthropologie.

Les boursiers, sélectionnés par un comité d'évaluation scientifique pour la pertinence du thème de recherche, bénéficient d'un poste de travail au sein du musée dont ils font partie pendant une année, avec la possibilité de travailler avec les conservateurs, d'intervenir auprès du public dans le cadre du salon de lecture Jacques Kerchache.

Le musée ne publie pas leurs travaux, mais depuis 2007, deux prix de thèse de doctorat, d'un montant de 8 000 euros, couronnent un travail réalisé dans une université européenne (en français ou en anglais) et aide à la publication de l'ouvrage.

Depuis le 01/10/12, dans le cadre de son action éducative, la Fondation Martine Aublet, créée en 2011 sous l'égide de la Fondation de France, a souhaité également soutenir l'action du musée du quai Branly en faveur de la recherche et de la transmission des connaissances, en créant 14 bourses d'étude et de recherche, d'un montant de 15.000€ chacune, destinées à aider des étudiants et des jeunes chercheurs à se former et à mener à bien une recherche dans les domaines de l'ethnologie, de l'histoire extra-européenne et de l'histoire des arts. Le 1^{er} appel d'offres international des bourses doctorales de la Fondation Martine Aublet et du musée du quai Branly a suscité un nombre très important de candidatures. **Parmi les 196 dossiers admissibles, 14 étudiants ont été sélectionnés**

La place de l'enseignement

Le musée du quai Branly, en partenariat avec 9 établissements* d'enseignement supérieur, a créé en son sein une vie de campus. Il accueille dans trois salles de cours, des enseignements en lien avec ses collections ou correspondant aux thèmes scientifiques définis par le département de la Recherche et de l'Enseignement.

Destinés aux étudiants de master et de doctorat, et de façon plus exceptionnelle à ceux de troisième année de licence, les enseignements dispensés prennent la forme de séminaires spécialisés, de journées d'études ou de conférences dans les domaines de l'anthropologie, de l'ethnomusicologie, de l'histoire de l'art, de l'histoire, de l'archéologie, de la sociologie, de la littérature orale et du droit du patrimoine.

Le musée propose également des enseignements concernant ses collections, dispensés par les conservateurs. Les enseignements sont généralement ouverts aux auditeurs libres, sous réserve de l'accord de l'enseignant.

* EHESS – Ecole du Louvre – Ecole pratique des hautes études – Université Paris I – Paris III – Paris VIII – Paris X – Paris-Sud XI – INALCO

*** INFORMATIONS PRATIQUES : www.quaibrantly.fr**

Contacts musée du quai Branly :

Anna GIANOTTI LABAN
Responsable de la coordination des manifestations scientifiques
Département de la Recherche et de l'Enseignement
Tél. 01 56 61 70 24
Courriel : anl@quaibrantly.fr